

Une poétique du regard dans l'œuvre de Marcel Proust

SIDI SAID Dehbia
Université d'Alger 2

Mots-clefs : perception, regard, phénoménologie, sens, sensorialité, paraître être.

Introduction

L'Homme s'ouvre au monde grâce aux sens. Il tente de se le figurer et de le déchiffrer en usant du regard, de l'odorat et de l'ouïe. Les personnages, en tant qu'entité discursif, ne créent pas l'exception puisque, comme tout être pensant, les sens sont des moyens par lesquels ils accèdent au sens de leur univers. Dans *A la Recherche du temps perdu* de Proust, le sujet énonciatif est un observateur qui se veut objectif dans la saisie du monde, son monde. A l'image d'une fenêtre ouverte, l'œil ne peut voir que ce qui est dans son champ de présence. Or, le corps est indispensable avec son champ positionnel pour soutenir cet organe perceptif. Le monde n'est vu dans toute sa dimension significative que parce que le corps est totalité. Si le corps est altéré, le sens ne sera jamais le même.

Par conséquent, notre travail se veut une analyse de la sensorialité dans l'œuvre de Marcel Proust. Il est toutefois utile de rappeler que notre objectif est de voir comment le sujet, réduit à un organe de son corps, ne peut saisir le monde qu'en conséquence. Il sera tributaire de son champ perceptif : celui que lui permet son œil vivant et son esprit pensant. Nous verrons ainsi comment le regard chez Proust dépasse le simple organe perceptif, allant au-delà d'une saisie sobre du monde pour créer un autre univers, lequel n'est que le fruit d'un être qui voit ce monde tel qu'il se le préfigure et non tel qu'il est. Pour ce faire, nous recourons aux concepts théoriques empruntés à la sémio-phénoménologie à même de nous permettre à notre tour d'accéder au sens de cet univers.

Proust a mis en scène un sujet affirmant son égo, son moi à travers le « Je » qu'il a choisi d'adopter¹ pour son œuvre *A la recherche du temps perdu* parue entre 1913 et 1927. *La Recherche*² est vue par les critiques comme l'approfondissement, le prolongement et l'extrapolation de Jean Santeuil, paru en 1952³. Le roman était construit sur une narration à la troisième personne alors que pour *La Recherche* L'auteur hésitait quant

au statut narratif à attribuer à l'histoire. Il finit par opter pour une modalité énonciative de la première personne subjective « *Je* ». Ce choix n'était pas fortuit, puisque l'auteur conscient de la thématique générale du texte, aurait probablement et au préalable choisi une vision du monde *singulière*⁴. La vision ne pouvait pas relever de celle d'un personnage absent du champ visuel ; autrement dit du champ phénoménal pour reprendre Husserl. Le dessein initial du récit était basé sur des réminiscences qui ne pourraient être confiées à un narrateur à la troisième personne. *La Recherche* est une histoire de perception, la perception d'un monde à travers un être qui apprend et s'initie au monde à travers le regard. Celui de l'enfant qu'il était au début du premier tome jusqu'aux révélations du *Temps Retrouvé* et de la découverte de sa vocation littéraire.

Compte tenu de la dynamique de toute perception qui requière d'abord un sujet qui perçoit, qui regarde, qui écoute, un sujet présent selon Merleau-Ponty, Proust, en tant qu'instance d'origine, a projeté un sujet *présent* au monde. Autrement dit, « *Ce qui fait apparaître sujet et l'objet comme deux moments abstraits d'une structure unique qui est La présence* ».⁵

Le rapport qui unit le sujet au monde est un rapport de communication et d'interaction. Il découvre le monde mais en découvrant le monde il se découvre lui-même et arrive à tirer du néant le monde qui ne signifie rien sans lui. Telle est la dynamique de la perception. « *C'est en communiquant avec le monde que nous communiquons indubitablement avec nous-mêmes. Nous tenons le temps tout entier car nous sommes présents au monde.* »⁶ Le monde est inséparable du sujet mais d'un sujet qui n'est rien que projet du monde qu'il projette lui-même. « *Le sujet est être-au-monde et le monde reste « subjectif » puisque sa texture et ses articulations sont dessinées par le mouvement transcendantale du sujet.* »⁷

Le sujet vient au devant du monde avec ses champs sensoriels, son champ perceptif. Et au creux du sujet lui-même, nous découvrons donc la présence au monde qui ne saurait se faire sans la perception qui définit le monde.

En récapitulant, la présence du sujet au monde requière, un ancrage perceptif dans un espace et un temps face à un objet à percevoir. Conséquemment le sujet proustien devait, pour transmettre sa

perception, être présent au monde qu'il se propose de *définir* et de représenter pour le lecteur. Autrement, «*je ne saurais saisir aucune chose comme existante si d'abord je ne m'éprouvais existant dans l'acte de la saisir*»⁸ c'est à dire dans le sens où nous réagissons nous-mêmes aussi sur lui.

Selon Merleau-Ponty, «*le monde ne s'appréhende que par notre présence en lui et c'est ainsi que nous le découvrons dans toute sa déhiscence et que nous pouvons, chacun à sa manière propre, aspirer à traduire en termes intelligibles ou comme le dit bien Merleau-Ponty : «l'expérience de la perception nous mets en présence du moment où se constitue pour nous les choses, les vérités, les biens, qu'elle nous rend un logos à l'état naissant.*» (Merleau-Ponty, M. 1945, p.494)⁹

Nous avons relevé dans la phénoménologie qui est la doctrine de l'apparence, l'importance qu'a le corps dans l'appréhension du monde qui l'entoure. Nous avons également souligné que la présence du corps dans le monde se fait par le champ perceptif du sujet. C'est par nos sens que nous découvrons et percevons le monde. C'est pour cela que nous nous attellerons dans cette étude à dégager la poétique de la perception du sujet proustien et de décrire la sémiotique du monde qu'il nous donne à voir.

La vision apparaît dans le texte proustien comme porteuse d'effets de sens très particuliers, et qui ne se réduit qu'à sa propre conception de la littérature qui fait voir le monde. «*La vision est la perception du monde extérieur par les organes de la vue. Elle est l'ensemble des mécanismes qui établissent des liens entre des groupes de points qui dégagent leurs rapports et leurs caractéristiques.*»¹⁰

Nous retiendrons de cette définition, l'idée d'une représentation d'une réalité extérieure. Elle est une possibilité de connaissance. La vision serait donc l'action de recevoir par l'organe de la vue des sensations, des images, des réalités de tout genre.

L'œil est la source de la vision. Il est le capteur des informations visuelles. Le rapport immédiat avec le monde se fait d'abord par la vue. Ne dit-on pas que "l'œil est la fenêtre de l'âme", nous verrons que le sujet observateur insiste sur l'importance du regard qui dépasse

la seule activité perceptive en soi la transcendant au profit d'une poétique du regard qui se déploie dans toute *La Recherche*

Dans *le visible et l'invisible*¹¹ Merleau-Ponty a tenté de montrer en quoi les choses et le regard empiètent les uns sur les autres, et que les choses ne s'y délivrent jamais *toutes nues* mais sont enveloppées/habillées par la *chair* même du regard qui les palpe.

Notre connaissance du monde est essentiellement fondée sur notre perception qui désigne l'ensemble des mécanismes et des processus par lesquels l'organisme prend connaissance du monde sur la base des informations élaborées par ses sens. En revanche, si nous voulons parler de nos rapports avec le monde, nous devons nous intéresser au regard en tant que perception.

Rappelons nous que la poétique aristotélicienne se fonde sur une anthropologie où le propre de l'homme est défini par sa capacité, *sa propension à représenter* et plus encore le plaisir qu'il prend à voir des images qu'il considère comme la base de tout apprentissage.

*Dès l'enfance, dit Aristote ; les hommes ont, inscrites dans leur nature, à la fois une tendance à représenter et l'homme se différencie des animaux parce qu'il est particulièrement enclin à représenter et qu'il a recours à la représentation dans ses premiers apprentissages et une tendance à trouver du plaisir aux représentations.*¹²

L'œil est donc la première faculté pour percevoir le monde et pour en rendre compte par le moyen de mots, il est ainsi la fenêtre de l'âme.

1. Le regard fenêtre de l'âme

Nous avons vu comment le regard se place à la tête des autres sens nous verrons par cette analyse que chez Proust aussi les yeux ne sont pas seulement *un disque qui réfléchit matériellement le monde*. Le regard revêt chez le sujet proustien une autre fonction que celle de rendre compte d'une manière visuelle du monde qui nous environne. Il est le *réceptacle des autres sens*. Le regard proustien peut entendre peut décrire un être, peut parler de quelqu'un, de quelque chose qui dépasserait largement la simple activité visuelle, le simple et ordinaire *regard-voir*.

Dans l'exemple qui suit il s'agit de dégager la fonction du regard pendant une scène qui est basée sur la seule activité perceptive visuelle. En effet il s'agit du sujet qui a longtemps entendu parler de

Gilberte Swann et qu'il voit pour la première fois. Une rencontre contre toute attente puisque, il croyait qu'elle était à Paris. *Donc il s'agit d'une perception qui nous rend un logos à l'état naissant.* Une perception spontanée qui n'aurait pas forcément été telle si elle avait été préméditée :

*Tout à coup, je m'arrêtai, je ne pus plus bouger, comme il arrive quand une vision ne s'adresse pas seulement à nos regards, mais requiert des perceptions plus profondes et dispose de notre être tout entier[...] Je la (Gilberte) regardai d'abord de ce regard qui n'est pas que le porte-parole des yeux, mais à la fenêtre duquel se penchent tous les sens, anxieux et pétrifiés.*¹³

Tout son être est d'abord suspendu à la vue de cette fille. Toutes ses facultés étaient en défaillance à la vue inattendue de Gilberte. Puis il commence à spécifier par quel regard quel genre de regard, supposons d'emblée l'existence de plusieurs regards. L'enfant découvre la présence de la fille des Swann. Elle était derrière une haie d'aubépines.

[...] Une fillette d'un blond roux, qui avait l'air de rentrer de promenade[...], nous regardait[...] Je la regardai, d'abord de ce regard qui n'est pas que le porte-parole des yeux, mais à la fenêtre duquel se penchent tous les sens, anxieux et pétrifiés, le regard qui voudrait toucher, capturer emmener le corps qu'il regarde et l'âme avec lui ; puis,[...], d'un second regard, inconsciemment supplicateur, qui tâchait de la forcer à faire attention à moi, à me connaître ! Elle jeta en avant et de côté ses pupilles pour prendre connaissance de mon grand-père et de mon père, se plaça de côté pour épargner à son visage d'être dans leur champ visuel ; et tandis que continuant à marcher et ne l'ayant pas aperçue, ils m'avaient dépassé elle laissa ses regards filer de toute leur longueur dans ma direction, sans expression particulière, sans avoir l'air de me voir, mais avec une fixité et un sourire dissimulé, [...]¹⁴¹⁵ (c'est nous qui soulignons)

Cette scène se situe dans un espace circonscrit par le regard traversé par une activité visuelle très dense. Il y a une échelle d'appartenance des verbes au domaine notionnel de la vision. De sorte que chaque verbe du français peut être classé selon Culioli en quatre mesures propres à l'événement perceptif qui caractérisent le champ conceptuel de la vision tel qu'il est lexicalisé en français entre ce que nous pouvons appeler la source et la cible. Une de ces quatre¹⁶ mesures : distance et accès nous permet de dégager à quelle genre de perception avons nous affaire.

En effet, selon que l'objet soit situé relativement loin ou près du sujet, et selon la relation de perception qui les unit, la perception peut être entravée par un quelconque obstacle. De même dans l'exemple de Gilberte où un véritable langage s'engage entre le narrateur/sujet et la petite fille/ objet, la distance s'érige en obstacle. Ils étaient si éloignés l'un de l'autre. Outre la distance, le père et le grand-père constituent ce que Fontanille¹⁷ appelle dans un langage sémiotique, un actant de contrôle qui s'oppose à la perception et à la saisie complète du monde.

Sans doute à cause de la classe et de la place de la fillette dans la hiérarchie sociale de l'époque, (Il est à rappeler que Gilberte la fille de M. Swann est née d'un mariage longtemps condamné par les amis de Swann) ou parce que le grand-père était à côté du sujet l'empêchant d'avoir une vision globale de Gilberte: *puis, tant j'avais peur que d'une seconde à l'autre mon grand-père et mon père, apercevant cette jeune fille*, La présence du grand père devint un obstacle qui s'interpose pour regarder et jouir de la vue de Gilberte.

Or en dépit de tous les obstacles, présence gênante du père distance des sujets, la haie d'aubépine...etc., une communication, un langage, un dialogue basé uniquement sur le regard s'engage entre les deux sujets. La perception plus profonde qui se traduit par : levant son visage, ses yeux noirs brillaient, ne pas avoir assez d'esprit d'observation, distinguant le regard de la vue. Le regard n'équivaut pas à l'activité de voir, il n'est pas le porte parole des yeux. Entre la vision- voir, qui est la saisie par la vue et le regard – regarder, qui est la connaissance profonde qui emporte le corps et l'âme, qui attribue juge, s'attarde sur des détails qui pourraient être insignifiants pour les autres ou pour un autre regard, se place une autre fonction du regard qui devient tantôt la fenêtre de l'âme, comme dans cet exemple, tantôt le regard suppléait à l'âme, au corps et à tout l'être comme on le verras dans d'autres exemples. L'œil appelé la fenêtre de l'âme, est la principale voie par où notre intellect, peut apprécier pleinement l'œuvre infinie de la nature¹⁸, disait Léonard de Vinci.

Le langage, adopté par le narrateur distingue trois types de regards : le regard - voir qui est celui de « *voir tout d'un coup, voir* »¹⁹ qui ne peut se faire ici que par la rétine et les yeux.

Il est à remarquer que voir et regarder occupent dans la classe des verbes de perception une place diamétralement opposée. Voir en effet a tendance à caractériser un acte unique et indivis de perception d'objet ou d'autres aspects appréhendés dans leur globalité. Il a vu Gilberte, elle a vu sans vraiment distinguer ses particularités comme il a pu voir ses yeux que nous verrons plus loin, sans être arrivé à distinguer leur couleur.

En revanche regarder caractérise le plus souvent un acte global de perception plus au moins persistant d'un objet appréhendé dans son unicité ou son individualité. De même qu'importe la distance réelle entre l'objet et le sujet, l'acte de percevoir les tient éloignés tandis que l'acte de distinguer les rapproche. L'obstacle est en quelque sorte levé dans le second cas Il a pu voir c'est à dire distinguer entre les branches touffues des aubépines une petite fille rousse.

Puis vient celui du regard- toucher : « *le regard qui voudrait toucher, capturer, emmener le corps qu'il regarde et l'âme avec lui [...].* ».²⁰ Qui dépasse la simple faculté de voir qui veut toucher la fille, la caresser peut être un regard qui se colle comme le dit si bien Merleau Ponty « *parce que regarder l'objet c'est s'enfoncer en lui* »²¹. Ou aussi comme le regard de la grand mère du narrateur qui « *pour nous tous (avait) comme un baiser de ses yeux qui ne pouvaient voir ceux qu'elle chérissait sans les caresser passionnément du regard* ». ²²

Nous savons par ailleurs qu'en latin le verbe percevoir percipere veut dire envahir, prendre entièrement (de per-capere, littéralement : prendre quelque chose dans toute son étendue. Le regard est envahisseur, embrassant le monde de toute son étendue. Ainsi l'œil comme le soutient Merleau Ponty, est conçu comme source de la vision et de notre connaissance du monde.²³

Enfin dans ce langage signifiant intervient enfin un troisième regard qui est celui qui engage et établit un rapport entre les deux sujets : puis d'un second regard, inconsciemment supplicateur, qui tâchait de la forcer à faire attention à moi, à me connaître ! Le narrateur l'a vue, puis l'a regardée puis à présent l'a suppliée, voire l'a forcée à le regarder, à le considérer. Il a pu agir sur elle. Pierre Ouellet à la suite des travaux de Fontanille sur la perception et sa poétique, il désigne par la prégnance

la force avec laquelle la source de toute perception, et sa cible d'autre part, s'impose dans l'acte perceptif. Le sens étymologique du mot prégnance désigne ce qui va commencer illustrant bien ce moment précédant l'acte de perception qui est, comme l'a définie Merleau-Ponty, l'intentionnalité ou la visée, voire l'intention dirigée vers un objet ou une entité quelconque et qui donnera naissance au percept. C'est la capacité du sujet à projeter dans le champ visuel ses propres structures intentionnelles qui auront dès lors plus au moins d'effets sur l'objet perçu²⁴

En insistant le sujet narrateur ou observateur tente d'attirer Gilberte l'objet de sa perception, en la forçant à le regarder.

Par saillance il désigne inversement le processus qui consiste, pour l'objet à *attirer l'attention du sujet*, ou à produire en lui plus au moins d'effets cognitifs ou affectifs. Ainsi Gilberte par son statut de fille de Swann, a déclenché l'attrait de l'objet perçu. Seulement dans cet ordre d'idée, la source devient à son tour cible et inversement car Gilberte regarde à son tour le narrateur.

Le regard dépasse le statut d'organe de perception. Pour le narrateur le regard permet l'union, l'appartenance et la possession, il est le réceptacle des autres sens. En dernier lieu la petite fille réagit au regard interrogateur, supplicateur en laissant ses regards filer de toute leur longueur dans ma direction, sans expression particulière, sans avoir l'air de me voir, mais avec une fixité et un sourire dissimulé.

Seulement la certitude dont il était l'objet s'est peu à peu effritée puisque elle finit par obtempérer en le regardant mais lui fit un geste qui le contraignit à, simultanément, l'aimer et la détester. Bien plus qu'un organe de perception visuelle, le regard ou l'œil crée et permet de déployer un monde cohérent et signifiant.

Dans la suite du récit Gilberte ne pouvant prononcer aucune parole prit toutefois conscience de l'hostilité de l'espace, (voyant le danger d'être vue par le père ou sa propre mère) du danger qu'il y avait à rester ainsi à s'observer mutuellement, alla se déplacer pour ne pas être vue, pour ne pas figurer dans leur champs visuel et tandis que continuant à marcher, en se prenant une distance, le narrateur souligne la supériorité de la fille sur lui, sa domination dans une union à peine née. En effet le sourire qui accompagnait son indifférence, laissait voir

et transparaitre une supériorité qu'elle prenait sur lui, ou un outrageant mépris laissait place à la curiosité de voir le narrateur.

Un peu plus loin se montre la supériorité à peine décrite, car Gilberte répondit docilement à l'appel de sa mère, ce qui infligea pour le narrateur la souffrance d'avoir été surpassé, dominé par la fillette. Le narrateur, revient de la promenade, non pas enchanté d'avoir rencontré furtivement Gilberte, mais revint blessé amoureux, blessé dans son amour-propre pour une fille, qui du reste soulignons –le n'a prononcé aucune parole et qui était restée si loin de lui séparée par une haie d'aubépine.

Cette tension vers l'objet opaque qui ne se donne pas, ne s'ouvre pas à sa perception, ou du moins sa perception reste purement extérieure, l'objet ne se laisse pas pénétrer. Dans cet espace où il fait la connaissance de Gilberte ou plutôt où il la voit la première fois, elle lui paraissait *rousse, ses yeux noirs brillaient.*

levant son visage semé de taches roses. Ses yeux noirs brillaient et comme je ne savais pas alors, ni ne l'ai appris depuis, réduire en ses éléments objectifs une impression forte, comme je n'avais pas, ainsi qu'on dit, assez « d'esprit d'observation » pour dégager la notion de leur couleur pendant longtemps, chaque fois que je repensai à elle, le souvenir de leur éclat se présentait aussitôt à moi comme celui d'un vif azur, puisqu'elle était blonde : de sorte que, peut-être si elle n'avait pas eu des yeux aussi noirs – ce qui frappait tant la première fois qu'on la voyait – je n'aurais pas été comme je le fus, plus particulièrement amoureux, en elle, de ses yeux bleus²⁵

Dans cette scène il y a une confusion quant à la couleur des yeux de Gilberte. Si bien qu'il était resté amoureux de ses yeux bleus alors qu'ils étaient noirs. Ce qui n'était pas dû seulement au fait qu'il n'avait pas l'esprit d'observation, mais aussi parce qu'elle était loin, cachée par la haie, puis la peur du garçon d'être vu par le grand père de découvrir que les Swann étaient chez eux, alors qu'on les croyait à Paris.

Tout ceci était un obstacle pour sa perception et ses yeux. Dans cet élan amoureux, le narrateur n'a pas vu, au sens perceptif du terme mais a combiné, imaginé, conclu que les cheveux roux ne pouvaient s'associer qu'avec des yeux bleus.

2. Le regard incisif de la mère

Dans ce même ordre, le sujet qui était très attaché à sa mère souffrait de son absence quand ils avaient du monde à diner, il ne

cessait de la suivre du regard, assistant de ce fait à un véritable langage visuel : en proie à une grande angoisse possessive il ne la quitte pas des yeux. Il la scrute et la regarde puis plus que cela le regard que je dardais sur ma mère²⁶ montre la nature de ce regard comparé à un dard qui est un bâton garni d'une pointe de fer que certains chevaliers médiévaux enduisaient de poison. Dans ces moments d'angoisse le regard devient le seul moyen de rester en contact avec la maman. Il devait enduire son regard de toute sa pensée, il tentait aussi de chasser toute autre pensée qui viendrait le distraire de cet attachement, de ce regard posé sur la mère, de se concentrer, comme il tentait ailleurs de ne réfléchir à rien d'autre pendant qu'il recevait son baiser pour que ne s'évaporât pas sa vertu volatile. « [...] De choisir avec mon regard la place de la joue que j'embrasserais, de préparer ma pensée pour pouvoir grâce à ce commencement mental de baiser consacrer toute la minute que m'accorderait maman à sentir sa joue contre mes lèvres [...] »²⁷.

Les yeux ne sont pas seulement des organes physiques qui permettent de prendre connaissance du monde comme nous venons de le définir mais il dépasse aussi ce rôle d'organe perceptif pour devenir des regards qui embrassent, qui portent, qui dardent, ou encore il draine de "ses regards qui eussent voulu en ramener une femme."²⁸

*mais nous sentons que ce qui luit dans ce disque réfléchissant n'est pas dû uniquement à sa composition matérielle ; que ce sont, inconnues de nous les noires ombres des idées que cet être se fait, relativement aux gens et aux lieux qu'il connaît[...] les ombres aussi de la maison où elle va rentrer, des projets qu'elle forme ou qu'on a formés pour elle ; et surtout que c'est elle avec ses désirs, ses sympathies, ses répulsions, son obscure et incessante volonté. Je savais que je ne posséderais pas cette jeune cycliste si je ne possédais aussi ce qu'il y avait dans ses yeux.*²⁹

3. Albertine, objet du regard

Ainsi plus qu'une fenêtre de l'âme, le regard résume et représente l'être. Paul Ricœur parle de l'*ipséité*³⁰ de l'être qui passe pour le sujet proustien par le regard. Dans *La Prisonnière*, le sujet admirait Albertine qui dormait dans son lit. Il la regardait avec stupéfaction constatant que pendant son sommeil, elle prenait l'allure d'une autre. Elle lui paraissait être une autre car elle n'a pas de regard. *Il y a des*

*êtres dont la face prend une beauté et une majesté inaccoutumées pour peu qu'ils n'aient plus de regard*³¹

Albertine était en perpétuelle transmutation quand elle dort, le sommeil donne une occasion pour voir autrement les êtres. Le sujet observateur d'Albertine dans son sommeil, découvre les multiples facettes de son être dénudé de regard. Le regard redonne toute son identité à Albertine et lorsque ses paupières se sont fermées elle cesse d'être elle-même présentant simultanément plusieurs Albertine

*Moi qui connaissais plusieurs Albertine en une seule, il me semblait en voir bien d'autres reposées auprès de moi...chaque fois qu'elle déplaçait sa tête, elle crée une femme nouvelle.*³²

4. Le regard agonisant de la grand-mère

La grand-mère occupe une place à la fois importante et symbolique dans la vie du narrateur. C'est elle qui l'a initié à la lecture, qui lui choisissait ses lectures, c'est elle qui l'a accompagné à Balbec qui était dans sa vie un lieu initiatique. Elle avait une grande influence et a contribué à la formation de ses goûts littéraires et artistiques. Elle a formé en quelque sorte sa personnalité et tout son être. En l'évoquant le narrateur parle souvent de *son regard juste* qui veut dire que ses regards étaient des juges. Elle examinait tout par le regard et délibérait sur toutes les questions par le regard.

En effet le jour où au jardin des Champs Elysée, il prit conscience de sa dégénérescence, il constate avec regret que le regard ou la conscience perspective de sa grand-mère lui est fermée. Elle était devenue pour lui une partie du monde extérieur, qu'il ne pouvait voir que de l'extérieur et dont il ne voyait que l'extérieur:

*Elle au cœur de qui je me plaçais toujours pour juger la personne la plus insignifiante, elle m'était maintenant fermée, elle était devenue une partie du monde extérieur[...]Je n'aurais pu lui en parler avec plus de confiance qu'à une étrangère. Elle venait de me restituer les pensées, les chagrins que depuis mon enfance je lui avais confiés pour toujours. Elle n'était pas morte encore. J'étais déjà seul*³³.

Elle était une simple étrangère, au lieu d'enterrer les secrets qu'elle emporterait avec elle dans son mutisme, sa finitude éternelle, le narrateur pense soudain que toutes les confidences qu'ils se sont dites tous les secrets, ils venaient de se restituer à lui. Bien que pas encore

morte, son attaque qui se voyait dans son regard venait de lui clore à jamais son monde et tout son être. Sa grand-mère ne serait plu et *déjà* la solitude s'installe chez lui. Le monde s'était comme arrêté pour lui.

Aussi lors de sa longue maladie, en manque de morphine, elle était en proie à des douleurs intolérables. Quand personne n'était dans sa chambre le narrateur entendait ses gémissement mais dès que sa maman rentrait, elle cachait sa douleur, parlait d'autres choses, mais dans ses yeux, « *elle ne pouvait empêcher le gémissement de ses regards, la sueur de son front, le sursaut convulsif, aussitôt réprimé de ses membres* »³⁴. Ainsi sa douleur se reflétait dans son regard.

En effet tout passait dans son regard. Comme le montre cet exemple, le narrateur présente la réduction vitale et stricte de la grand-mère, à une communication perceptive. En effet elle était atteinte d'une attaque et commençait à perdre ses facultés vitales progressivement.

*je vis grands ouverts, lumineux et calmes, ses beaux yeux d'autrefois (peut-être encore plus surchargés d'intelligence qu'ils n'étaient avant sa maladie, parce que, comme elle ne pouvait pas parler, ne devait pas bouger c'est à ses yeux seuls qu'elle confiait sa pensée, la pensée qui tantôt tient en nous une place immense[...] ses yeux, doux et liquides comme de l'huile, sur lesquels le feu rallumé qui brûlait éclairait devant la malade l'univers reconquis.*³⁵

Ainsi après qu'elle soit atteinte de mutisme, la grand-mère, reportait toutes ses paroles, toutes ses pensées dans son regard. Son regard commençait à écouter la porte qui s'ouvrait car elle ne pouvait pas entendre la porte s'ouvrir. Pendant quelques jours ma grand-mère fut sourde, elle se contentait alors de regarder les bruits, et d'écouter avec les yeux. « *Elle interrogeait du regard car l'embarras de la parole augmenta. On était obligé de faire répéter à peu près tout ce qu'elle disait* »³⁶.

C'est dans ses regards hagards qu'elle faisait passer tout son être. Sa vie, son organisme sont reportés dans ses yeux. Son regard changea tout à fait, souvent inquiet, plaintif, hagard, ce n'était plus son regard d'autrefois, c'était le regard maussade d'une vieille femme qui radote.

Lorsqu'elle était atteinte de cécité, elle affichait dès qu'elle entendait la porte s'ouvrir, un sourire qu'elle laissait errer sur son visage car il lui manquait le réglage du regard.

*Et je*³⁷ *compris seulement qu'elle ne voyait pas, à l'étrangeté d'un certain sourire d'accueil qu'elle avait dès qu'on ouvrait la porte, jusqu'à ce qu'on*

lui eût pris la main pour lui dire bonjour, sourire qui commençait trop tôt et restait stéréotypé sur ses lèvres, fixe, mais toujours de face et tâchant à être vu de partout, parce **qu'il n'y avait plus l'aide du regard pour le régler**, lui indiquer le moment, la direction, le mettre au point, le faire varier au fur et à mesure du changement de place ou d'expression de la personne qui venait d'entrer ; parce qu'il restait seul, sans sourire des yeux qui eût détourné un peu de lui l'attention du visiteur, et prenait par là, dans sa gaucherie, une importance excessive, donnant l'impression d'une amabilité exagérée.³⁸ (c'est nous qui soulignons)

Nous constatons que le regard de la grand-mère est un regard-juge un regard-témoin, un regard-connaissance, puis lorsque la maladie est survenue, le regard continuait seul à fonctionner devenu et transformé en porte-parole de tous les autres organes, inertes et malades. Le regard continuait à parler, à sentir, à scruter et à entendre.

Conclusion

Le regard du sujet proustien est un espace symbolique idéal où se construit une poétique intrinsèque à l'univers proustien et seulement à lui. Ainsi, la connaissance du monde, la vision eidétique dont a parlé Husserl ne se réalise que par le regard. «L'œil est l'organe du sens, il oriente de l'horizon vers le visage, puis vers la langue.»³⁹ Le regard est le membre vivant physique de la signification, il est le substrat organique du sens. Le texte proustien, suggère donc d'autres fonctions pour le regard, il n'est plus réduit à sa fonction d'organe de la vue mais il est à la fois la fenêtre de l'âme, la porte de l'être. Il est l'espace où se disputent tous nos sentiments. L'œil ne s'arrête plus sur ce qu'il voit, le saisissant, le comprenant, «perçant ainsi la croûte du perceptible.»⁴⁰

Notes:

1- Il existe des ébauches de la *Recherche du temps perdu* à la troisième personne.

2- Abréviation que nous utiliserons tout au long de cet article pour désigner *A la recherche du temps perdu*.

3- Le roman est le livre de jeunesse de l'auteur commencé en 1895 mais qui ne fut jamais achevé. Son édition a été tardive (1952). *Jean Santeuil* est rassemblé de façon posthume. Il est intéressant pour les recherches proustiennes par les rapports qu'il entretient avec la grande œuvre qu'est *la Recherche*, dont beaucoup de passages se trouvent en genèse dans *Jean Santeuil*.

4- N'oublions pas que c'était en 1909 que Proust a commencé à écrire *Du côté de chez Swann*, qui était contemporain d'Henry James et du monologue intérieur de Valéry Larbaud. Les romans à la première personne traduisait au début du XXème

siècle la volonté des écrivains de revenir à un récit subjectif en réaction au courant réaliste et naturaliste qui a prévalu, du moins en France à la fin du XIX^{ème} siècle.

5- Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, Paris, 1945, p.494.

6- *Ibidem*, p.487.

7- *Ibidem*, p.493.

8- *Ibidem*, p.9.

9- *Ibidem*, p.67.

10- Edeline, Francis, *Traité du signe visuel*, Seuil, Paris, 1992, p.32.

11- Merleau-Ponty, Maurice *Le visible et l'invisible*, Gallimard, Paris, 1964.

12- Pierre Ouellet, *Poétique du regard*, Presses Universitaires de Limoges, Limoges, 2000, p.42.

13- *Du côté de chez Swann*, Bibliothèque de la Pléiade, Vol, p 199.

14- *Idem*.

15- Nous attirons l'attention des lecteurs sur la longueur des phrases proustiennes qui nous obligent pour arriver à une clôture sémantique du texte, de reprendre quand nécessité oblige, l'intégralité du paragraphe ou de la citation.

16- Acte et objet, distance et accès, figure et fond, foyer et intensité.

17- Fontanille, Jaques, *Sémiotique du discours*, Pulim, Limoges, 2003, P 100.

18- Ouellet Pierre, *Poétique du regard*, P 27.

19- *Ibidem*, P 117.

20- *Ibid*.

21- Merleau Ponty, Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, Paris 1945, P 96.

22- *Du côté de chez Swann*, Bibliothèque de la Pléiade, Vol p.25

23- Ouellet Pierre, *Poétique du regard*, Pulim, Limoges, 2000, p.11.

24- Ouellet Pierre, *Poétique du regard*, Pulim, Limoges 2000, p. 125.

25- *Du côté de chez Swann*, Bibliothèque de la Pléiade, vol I, p.199.

26- *Du côté de chez Swann*, Bibliothèque de la Pléiade, Vol I p. 24.

27- *Ibidem*, p 13.

28- *Ibidem*, P.156

29- *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Bibliothèque de la Pléiade, Vol I p.152.

30- Paul Ricœur, *Soi même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, p. 147.

31- *La prisonnière*, Bibliothèque de la Pléiade, Vol III, p. 580.

32- *Idem*

33- *Le côté de Guermantes*, Bibliothèque de la Pléiade, Vol II, p. 303.

34- *Ibidem*, p.298.

35- *Ibidem*, p. 322.

36- *Idem*

37- *Idem*

38- *Le côté de Guermantes*, bibliothèque de la Pléiade, Vol II, p.322.

39- Pierre Ouellet, *Poétique du regard*, Pulim, Limoges, 2000, p. 289.

40- *Ibidem*, p.290.